

## **André Malraux ministre : une nouvelle vision de la France, une idée certaine de la culture**

*par Janine Mossuz-Lavau*

*Directeur de recherche au CNRS*

*et à la Fondation nationale des sciences politiques*

**L**e 9 juin 1958, dans le Gouvernement formé par le général de Gaulle, André Malraux devient ministre délégué à la Présidence du Conseil, provisoirement responsable de l'information. Le 8 juillet, il se voit chargé «*de la réalisation de divers projets et notamment de ceux ayant trait à l'expansion et au rayonnement de la culture française*» (*Journal officiel*, 26 juillet 1958). En décembre, le général de Gaulle est élu président de la République. Dans le gouvernement formé le 9 janvier 1959 par Michel Debré, André Malraux devient alors ministre d'État chargé des Affaires culturelles. Il demeurera fidèle au poste jusqu'en 1969, date à laquelle le général de Gaulle démissionne.

Qu'a pu représenter pour cet écrivain engagé le ministère de la Culture ? Sans prétendre répondre de manière exhaustive, on doit insister sur deux éléments importants : la vision qu'il a de la France au moment où il revient au pouvoir ainsi que dans les années qui suivent, et l'idée de la culture qu'il développe depuis longtemps et qu'il ne cessera d'évoquer pendant tout le temps qu'il passe rue de Valois.

### **Quelle vision de la France ?**

Lorsqu'il était délégué à la propagande du RPF, André Malraux développait la vision d'une France au double visage. La France meurt, déclarait-il dans un premier temps car elle est aux mains d'une troisième force sans envergure et attaquée de manière incessante par les communistes. Mais la France peut exister à nouveau, ajoutait-il ensuite, si les Français se portent en masse à son secours en adhérant à une idéologie, le gaullisme, en acceptant un nouveau régime, en État fort, et surtout en rappen-

lant au pouvoir un homme, le général de Gaulle. Cette France prête à renaître de ses cendres, il la voyait essentiellement comme un pays missionnaire qui n'était jamais si grand que lorsqu'il s'adressait au monde et portait l'espoir de tous.

En quoi consistait cette mission ? Face aux deux colosses qu'étaient les États-Unis et l'URSS, il s'agissait de créer une troisième entité susceptible d'assumer l'héritage des vieilles civilisations, d'entraîner d'autres pays dans cette aventure afin de forger un troisième continent, de jeter «un continent dans la balance des continents». À cette fin, il proposait de renforcer l'union française dans un esprit qui ne soit pas celui de la colonisation mais celui du développement, et de construire l'Europe.

À partir de 1958, quelle vision de la France propose-t-il alors ? Il s'agit à nouveau d'une France au double visage : en effet, dit-il, elle revit, mais elle reste menacée.

Au lendemain du 13 mai, une nouvelle France apparaît, sauvée du désastre par le général de Gaulle. Mais tous les problèmes ne sont pas résolus pour autant. C'est pourquoi André Malraux lance un nouvel appel au peuple en insistant sur tout ce qui promet à la France une place d'honneur dans le monde si chacun participe de toutes ses forces à la rénovation qui s'impose.

Il entend montrer tout d'abord que la France possède suffisamment d'atouts économiques pour prétendre à un autre rang que celui où elle reléguée pendant la quatrième République. ensuite il insiste sur le fait que la cinquième République qui voit le jour n'est pas simplement celle qui succède à la troisième et à la quatrième mais qu'elle est beaucoup plus que cela : elle est notamment l'héritière de la Première République.

*«Le vieil hôtel de ville de Paris était celui de la Commune de 1973 et de celle de 1871 ; l'une et l'autre au service de la France. les murs de ce monument-ci portaient la croix de la Libération qu'y fit graver le général de Gaulle - au nom de la République qui fut celle de Danton et de Saint-Just, celle de tous ceux qui ne concevaient pas que l'on pût désespérer de la nation». (Discours prononcé le 14 juillet 1958)*

La cinquième est aussi l'héritière de la Résistance qui défendit une conception de la République bien éloignée de celle de la troisième.

*«Le souvenir de la République n'était pas pour nous celui de la douleur de vivre, moins encore des combinaisons ministérielles. Pas même*

*celui du romanesque de 1848, du sursaut de la Commune ; c'était pour nous alors comme pour vous aujourd'hui, comme toujours pour la France, le souvenir de la Convention, la nostalgie de la ruée de tout un peuple vers son destin historique. La fraternité, mais la fraternité dans l'effort et dans l'espoir». (Discours prononcé le 4 septembre 1958, place de la République à Paris)*

En conséquence, André Malraux assimile les premiers jours de la Cinquième République à la libération de Paris. Et, pour que ne se reproduise pas la désillusion de l'après-guerre, il invite chaque citoyen à soutenir le général de Gaulle afin que la France puisse, ainsi guidée, donner toute sa mesure. En effet, comme il le disait déjà en 1947, la France ne doit pas être un pays replié sur lui-même. La France doit assumer une mission.

*«Prudemment mais fermement, nous voulons proposer à la France une mission nouvelle». (Conférence de presse tenue le 24 juin 1958)*

Cette mission-là est infiniment plus ambitieuse que celle évoquée au temps du RPF. Elle est aussi plus longuement développée et revêt une place importante dans la vision du monde d'André Malraux. Elle détermine en tout cas pour une large part le rôle qu'il entend faire jouer à son ministère.

Il ne s'agit pas, on s'en doute, d'une mission tracée en termes politiques ou diplomatiques mais d'un grand dessein humaniste. La place assignée à la France est celle d'une figure essentielle dans un jeu planétaire dont les acteurs principaux sont les civilisations. Selon André Malraux, nous entrons les premiers dans une ère qui se caractérise tout d'abord par un développement extraordinaire de la machine. Notre génération est donc une héritière d'un type nouveau qui a la possibilité de communiquer avec tout le reste du monde. Qu'il s'agisse des moyens de transport ou des mass média, tout contribue à faire découvrir au plus grand nombre d'hommes ce qui existe ailleurs que dans leur entourage immédiat. Une ère nouvelle commence qu'André Malraux appelle tour à tour celle de la civilisation mondiale ou de la civilisation planétaire.

Lorsqu'il inaugure à Athènes, le 28 mai 1959, le premier spectacle son et lumière de l'Acropole, cette fête solennelle lui semble symboliser au mieux cette civilisation planétaire car, retransmise par d'innombrables chaînes de télévision et de radio, elle permet qu'on entende une phrase de Périclès, qu'il cite dans son discours depuis l'Amérique jusqu'au Japon. De même, lorsque Le Corbusier meurt, des messages arrivent du monde

entier et André Malraux, qui prononce l'éloge funèbre de l'artiste, insiste sur la résonance planétaire de la cérémonie.

Une réelle solidarité existe donc dans l'ordre spirituel, ferment d'une immense fraternité sociale qu'André Malraux voudrait voir étendue à tous les hommes. Une collectivité nouvelle est en train de naître, doté d'un imaginaire auquel chacun devrait pouvoir participer. Toutefois, comporte son revers : on connaît les dangers que fait courir aux hommes un machinisme multipliant des produits destinés à flatter les plus bas instincts.

Qui donc peut-être le garant de la qualité de l'ère qui voit le jour ? Ni l'URSS ni les États-Unis ne lui semblent accorder suffisamment d'importance aux valeurs spirituelles. Leurs idéologies sont trop matérialistes pour que leur soit abandonnée la direction de l'évolution du monde. Mais, hors de ces aires, de nombreux pays existent qui, s'ils n'ont pas la puissance des deux «grands», n'en sont pas moins porteurs de messages pour la terre entière. Ils forment, aux yeux d'André Malraux, un «troisième continent» qui doit se montrer capable de forger la civilisation planétaire.

Continent ne revêt pas toutefois un sens géographique : il s'agit d'un ensemble de terres dont certaines appartiennent à l'Europe, d'autres à l'Afrique, à l'Asie ou à l'Amérique. Leurs visages sont souvent bien différents mais ils présentent pourtant des caractéristiques communes. Pendant dix ans, André Malraux va préciser quels pays peuvent mener de concert cette action. Après s'être adressé à l'Iran, à l'Inde, au Japon, il lance un appel à la Grèce, à l'Amérique latine et centrale, au Canada, à l'Égypte et à quelques pays africains tels que le Congo, le Tchad, le Gabon, le Sénégal. Pour lui, chacun de ces pays possède, à sa manière, une valeur exemplaire. Ainsi de l'Inde, il dit :

*«Cette vieille terre de spiritualité est aussi pour beaucoup d'hommes qui ne la verront jamais une jeune terre pleine d'espoir, celle qui n'a retrouvé son indépendance qu'au nom de la justice, celle qui ne veut vaincre sa misère et retrouver sa grandeur qu'au nom de la liberté».*  
(Message d'adieu à l'Inde, *Le Monde*, 9 décembre 1958)

Par ailleurs, il existe entre ces pays et la France, des liens étroits. Ces liens sont de nature très diverse. Il peut s'agir d'une présence française incarnée soit par un groupe d'émigrés (comme au Canada), soit par un chef dont la francophonie est connue (c'est le cas de l'Inde de Nehru). On peut aussi être face à une âme collective, comme la latinité en laquelle se

retrouvent des pays d'Amérique latine et des pays méditerranéens mais également la France. La communauté peut-être d'origine religieuse, catholique par exemple (cas du Canada, de la France, de la Grèce, de l'Italie), ou encore d'origine coloniale : ainsi en va-t-il de celle que forment la France et les pays africains accédant à l'indépendance sous la cinquième République. Elle peut enfin tenir au fait que des pays partagent les mêmes valeurs : la Grèce qui sut dire «non» et résister elle aussi est une sœur très proche de la France et un des piliers du troisième continent.

L'URSS et les USA sont donc exclus de celui-ci mais ils ne le sont pas de manière identique. En effet, André Malraux récuse moins les USA que l'Union soviétique. Il déclare notamment au Canada : «*Nous avons avec la civilisation des États-Unis des profondes différences mais nous sommes embarqués dans le même destin.*» (In *Le Devoir*, 15 octobre 1963) Le troisième continent n'en est pas moins une entité bien distincte dans laquelle la France a un rôle important à jouer. Au cours d'un voyage au Japon, André Malraux affirme : «*Il est temps que la France prenne l'initiative d'exprimer le génie profond des peuples.*» (In *Le Figaro*, 11-12 décembre 1958)

Quelle forme prendra ce troisième continent ? Il n'est à l'évidence pas question de communauté politique. Il s'agit essentiellement de mettre au jour une unité culturelle et spirituelle. Aussi les mesures qu'André Malraux va proposer, les projets qu'il va concevoir seront-ils fonction de ce caractère de la future communauté. Deux volets prévus à l'action qu'il envisage : d'une part privilégier et développer toutes les manifestations culturelles, d'autre part tenter de faire disparaître tout ce qui, de par le monde, s'oppose à la culture. Car, André Malraux le sait bien, il n'est pas facile d'entreprendre une action culturelle dans certains pays, si riches soient-ils en valeurs artistiques : «*La culture a deux infranchissables barrières*», déclare-t-il, «*la servitude et la faim*». (Discours prononcé à Brasilia le 25 août 1959. In *Action étudiante gaulliste*, discours d'André Malraux, p. 6). Pour faire disparaître ces barrières, il suggère notamment «*l'établissement d'un plan mondial d'exploitation des richesses naturelles au bénéfice des nations qui les possèdent et d'elles seules.*» (*Ibid.*)

La civilisation planétaire demeurera toujours une de ses préoccupations majeures. Il songe en effet, sans donner d'échéance, au grand rôle qu'elle pourra jouer. Lorsque, par la culture et dans l'ordre de la culture, les hommes se sentiront les véritables citoyens du monde, alors les antagonismes politiques pourront être aplanis. Alors la fraternité pourra prévaloir sur la désunion et les conflits et permettre le règne de la paix. À court terme, la mission française est donc claire : il faut mettre à la portée de

chacun les œuvres d'art qui seules parlent contre la mort et le mal. Pour que soit mené à bien un si vaste projet, la France doit être elle-même en position de force. Elle doit donc, selon André Malraux, conjurer des dangers bien précis. Nous abordons là le deuxième volet de la vision que donne André Malraux de la France à partir de 1958. La France revit, affirme-t-il, mais de graves menaces pèsent sur elle.

Jusqu'en 1962, tout d'abord, elle est mise en péril par la guerre d'Algérie. «*L'Algérie est le problème le plus grave pour nous, Français, et en particulier pour moi*», déclare-t-il au cours d'un voyage au Mexique (In *Novedades*, 9 avril 1960).

Il faut savoir qu'en avril 1958, André Malraux avait signé avec Roger Martin du Gard, François Mauriac et Jean-Paul Sartre une «Adresse solennelle à Monsieur le Président de la République» protestant contre la censure et la torture. Après le 13 mai, ses propos vont donc considérablement irriter l'opposition car tout se passe comme s'il reléguait au second plan le manifeste d'avril pour défendre la seule politique suivie par le général de Gaulle. De surcroît, il ne parle guère de l'Algérie en France même. Ses plus longues interventions sont faites dans les pays étrangers où il se rend notamment pour plaider la cause de la France dans l'affaire algérienne : pays sud-américains, Mexique, Inde, Sahara, États-Unis.

Deux temps doivent être distingués dans les prises de position d'André Malraux.

En 1958, il s'agit d'expliquer rapidement à des journalistes quelle est la situation en Algérie et quelles sont les intentions du général de Gaulle. Il dit croire à la fraternisation :

*«Un million et demi de Musulmans se sont déplacés au cours du voyage du général de Gaulle, et ces foules énormes ne pouvaient être rassemblées par rien d'autre que par leur propre volonté».* (Conférence de presse tenue le 24 juin 1958 à Paris)

Il faut à son sens perpétuer cette fraternisation en transformant l'Algérie en un département témoin dans lequel on mettrait en valeur les richesses naturelles.

Par ailleurs, selon André Malraux, ni la censure ni la torture n'ont droit de cité en France, du moins lorsqu'il en parle lors de sa conférence de presse de juin 1958 : «*Aucun acte de torture ne s'est produit ni à ma connaissance ni à la vôtre depuis la venue à Alger du général de Gaulle.*»

À partir de 1959, il entend essentiellement montrer aux pays étrangers qui jugent sévèrement la France les très grosses difficultés que rencontre celle-ci pour mettre fin à cette guerre. De fait, André Malraux tourne délibérément le dos aux opinions exprimées par les intellectuels parisiens. Pour lui, les problèmes posés par la guerre d'Algérie ne peuvent être résolus que par le général de Gaulle. Les manifestes lui semblent vains, les livres inefficaces. Aussi défendra-t-il successivement les diverses positions gaullistes prises de 1959 à 1962.

Dès l'été 1959, il n'est plus question de fraternisation mais d'une blessure extrêmement grave pour la France. À Rio-de-Janeiro, André Malraux lance un appel à tous ceux qui, au Brésil, eurent jadis confiance en son pays. Il déclare :

*«La France, dans des conditions atroces, marche avec une plaie au flanc. Si on la fait trébucher, Brésiliens, que ce ne soit pas vous». (In Le Monde, 29 août 1959)*

À ses yeux, la situation n'est pas celle qui est décrite par ceux qui voient en la France une puissance coloniale opprimant une nation algérienne insurgée. Pour lui, la majorité des Arabes a choisi la France et le peuple algérien souhaite très profondément la paix. Lors de son voyage au Mexique en 1960, il affirme :

*«Un groupe si courageux qu'il soit, ne peut imposer sa volonté à une nation. Surtout quand ce groupe a des attaches un peu trop éloignées de l'Algérie, comme par exemple à Pékin». (In Le Monde, 9 avril 1960)*

Néanmoins, s'il critique une action, il ne retire par leur valeur aux individus qui s'engagent au nom d'une foi. En reconnaissant dans une assistance brésilienne un journaliste de El Moujahid, il affirme :

*«Il n'y a pas de différence fondamentale entre le plus grand humain et l'homme le plus humble qui meurt pour l'Algérie qu'il aime». (In Le Monde, 29 août 1959)*

Pour l'avenir, il propose le recours au vote lorsque les masses seront en mesure d'exercer ce droit, vote auquel la France se promet d'être fidèle, déclare-t-il à Rio-de-Janeiro :

*«Si la France s'en va d'Algérie, ce sera au nom de l'Algérie elle-même». (In Le Monde, 29 août 1959)*

Il ne demande pas qu'on l'approuve ni qu'on l'encourage, il souhaite seulement que l'on n'entrave pas la marche d'un pays qui veut de toutes ses forces résoudre le problème algérien.

Mais, malgré la prudence de ses propos, pour certains hommes d'extrême-droite, il demeure suspect. Aussi, le 7 février 1962, un attentat au plastic est-il commis contre son domicile, blessant grièvement la petite Delphine Renard qui habite le même immeuble.

Les accords d'Évian viendront mettre un terme à cette guerre. La menace qui pesait sur la France s'éloigne. Une autre toutefois va surgir. Aux yeux d'André Malraux un nouveau mal mine la France et semble se développer avec les ans : au cours des diverses élections qui ont lieu de 1962 à 1967, l'opposition de gauche affermit en effet son emprise. Aussi, dès 1962, André Malraux va-t-il s'engager dans une lutte active contre la renaissance et l'épanouissement de forces qui lui semblent revenir tout droit de la IV<sup>e</sup> République.

Il va répliquer aux attaques de la gauche et notamment à celles qui consistent à assimiler le gaullisme au fascisme et à traiter le général de Gaulle de dictateur. Il déclare en 1965 :

*«Le chef fasciste d'avant-hier, le plébiscitaire d'hier est en ballottage, ce qui arrivait tous les matins n'est-ce pas à Hitler et à Napoléon III».* (Discours prononcé au Palais des sports le 15 décembre 1965, in *Action étudiante gaulliste*, discours d'André Malraux, p. 16)

Il refuse que l'on parle du gaullisme comme d'un mouvement de droite, disant en 1968 :

*«La Renaissance, la lutte contre Vichy, le droit de vote donné aux femmes, les comités d'entreprise, les nationalisations, la sécurité sociale, la décolonisation, les nouvelles institutions, l'aide aux pays sous-développés, la transformation de l'armée, la monnaie stable, la République deux fois rétablie, l'indépendance et la France debout, est-ce que c'était la droite».* (Discours prononcé par André Malraux le 20 juin 1968 au Parc des expositions à Paris)

Mais il ne suffit pas, pour conjurer les menaces, de réfuter les accusations portées par l'adversaire. Il faut aussi l'attaquer. Aussi André Malraux va-t-il à nouveau stigmatiser «le système». Mais contrairement au chemin suivi en 1947, il ne va pas dénoncer l'impuissance d'une gauche non communiste puis l'agressivité meurtrière du PCF. La situation a bien changé depuis les années qui virent régner la guerre froide. Les communistes ne sont plus considérés comme les ennemis les plus violents. La cible la plus fréquemment visée sera la gauche non communiste. Il va tenter de montrer que cette gauche n'est pas à gauche. Il dira :



*«La gauche n'est pas à gauche parce que la gauche ne peut se définir par des gouvernements qui n'ont su ni faire la guerre ni faire la paix, parce que la gauche est l'immense rêve de la gauche qui se rêve et ne s'accomplit pas et enfin parce qu'un gouvernement de gauche ne peut se définir ni par Suez, ni par Sakhiet, ni par Dien Bien Phu».* (Discours prononcé au Palais des sports le 31 janvier 1967, in *Notre République*, 3 février 1967)

Quant à François Mitterand, il lui reproche de ne pas être un homme de gauche mais un politicien. Ce qu'il symbolise c'est :

*«d'abord le mélange de désir émouvant et d'inévitable démagogie qu'implique l'éternelle intention politique, opposée à l'action politique. Il est plus facile d'accorder les électeurs sur le désir d'aller au ciel que de leur donner les moyens d'y aller»;* (Discours prononcé au Palais des sports le 15 décembre 1965, in *Action étudiante gaulliste*, discours d'André Malraux, p. 15)

S'il porte des attaques assez vives contre la gauche non communiste, André Malraux en revanche, ne s'en prend plus au PCF comme il le faisait au temps de la guerre froide. En effet les communistes français ne lui semblent plus révolutionnaires :

*«Pris dans l'ensemble, déclare-t-il sur les ondes de Radio-Luxembourg, ce sont des réformistes. Le communiste de ma jeunesse, le trotskyste, tout ça, même le stalinien de 1934, tout ça a complètement disparu».* (In *Le Nouveau Candide*, 2-8 octobre 1967)

Il va même plus loin puisqu'il décerne aux communistes des félicitations notamment pour leur action municipale. De plus, après les événements de 1968, et contrairement aux autres gaullistes qui expliquent que le PC a voulu faire la révolution, il soutient que celui-ci a été débordé par les masses. À ses yeux, le PCF est devenu un élément parmi d'autres d'un classique jeu politique.

### **Quelle idée de la culture ?**

La France revit mais elle reste menacée, telle est donc la vision qu'a de son pays André Malraux entre 1958 et 1969. Dans ce contexte, quel rôle entend-il faire jouer au ministère de la Culture ?

Ce rôle est lié d'abord à une obsession qui hante littéralement André Malraux, l'obsession de la mort.

À celle-ci, il oppose deux armes : l'action et l'art.

L'acte créateur qui donne naissance à l'œuvre artistique traduit de manière éclatante le refus de soumission opposé par l'homme au destin. Les œuvres d'art qui affirment la créativité de l'homme clament aussi son éternité. Car si les hommes nés au cours des siècles passés ont disparu, ce qu'ils ont modelé reste vivant pour tous ceux qui sont venus sur terre bien après eux. C'est pour cette raison qu'il entend découvrir cette culture à son pays, puis au troisième continent, ce qui permettrait, à terme, de l'offrir au monde entier. En France, l'un des moyens les plus importants pour tenter d'atteindre ce but réside dans la multiplication des maisons de la culture, qui permettront aux citoyens d'avoir accès à des œuvres immortelles :

*«Si noble ou si usé que soit le mot démocratie», dit André Malraux à l'Assemblée nationale, «il n'y a qu'une culture démocratique qui compte et cela veut dire quelque chose de très simple. Cela veut dire qu'il faut que, par ces maisons de la culture qui, dans chaque département français, diffuseront ce que nous essayons de faire à Paris, n'importe quel enfant de seize ans, si pauvre soit-il, puisse avoir un véritable contact avec son patrimoine national et avec la gloire de l'esprit de l'humanité». (In JO, Débats parlementaires, n° 79 AN, 18 novembre 1959)*

De même, le ravalement des grands monuments parisiens est destiné à faire redécouvrir des œuvres d'art qui peuvent elles aussi parler contre la mort et entrer dans ce patrimoine commun à un nombre croissant de visiteurs français et étrangers.

Par ailleurs, il s'agit d'intensifier les relations culturelles entretenues par la France avec les autres pays. La France doit être une métropole de l'art et de l'esprit, permettant que chacun puisse admirer les chefs-d'œuvre restés jusque-là dans les musées parisiens. C'est le sens que revêt par exemple l'envoi de la Vénus de Milo au Japon. De même, les œuvres d'art des pays étrangers doivent être également exposées en France. Lorsqu'André Malraux décide que l'on fera venir à Paris le trésor de Toutankhamon ou les chefs-d'œuvre de l'art africain, c'est dans l'intention de donner aux Français, aux Égyptiens, aux Africains, des références communes.

La politique susceptible d'être conduite par un ministère des Affaires culturelles est donc une pièce maîtresse dans le grand dessein qui anime André Malraux. Chacune des décisions prises est fonction de cette mission assignée à la France pour que la culture puisse jouer son double

rôle d'arme contre la mort et de creuset identitaire pour le pays, pour le troisième continent et, au-delà, pour la planète entière. Le ministère a donc un rôle fort important à jouer dans la mesure précisément où, sur le plan spirituel et culturel, la France se doit d'être un phare pour les autres pays. C'est dans cet esprit qu'André Malraux va travailler pendant dix ans, rappelant en chaque occasion cette dimension capitale de son action quotidienne, cette exigence permanente guidant chaque pas d'une politique pionnière dans ce pays.

Il va pouvoir, par son action ministérielle, traduire en actes des idées qui l'animent depuis toujours. Et, en ce sens, ce qu'il a pu dire et faire, en tant que ministre d'État, chargé des Affaires culturelles, marque une évidente continuité avec ce qu'il a pu dire et faire tout au long de sa vie.

Il aimait à dire qu'il était en art comme d'autres sont en religion. Et il est certain que la création artistique fut, sa vie durant, la compagne des bons et des mauvais jours. Pas seulement la sienne mais celle des peintures et des sculpteurs, et aussi des musiciens et des cinéastes, des écrivains enfin à l'évidence. L'art a tenu une place immense dans «l'univers» d'André Malraux et il a accompagné toute une existence. De la plaquette sur le peintre Demetrios Galanis (1922) aux écrits sur l'art des années quarante et cinquante (mais aussi de la fin de sa vie), le chemin est sans discontinuité marqué par cette préoccupation jamais relâchée. Malraux écrit sur les créateurs, de Rouault à Faulkner, de Lautréamont à Gide, se livre, dans les grandes manifestations politiques auxquelles il participe à une incessante défense et illustration de l'art, entreprend des voyages - en Perse en Inde et au Japon - pour contempler les vertiges de lointaines civilisations, se ménage des rencontres avec les pièces insolites des musées «farfelus», comme celles qu'il découvre dans les réserves du Trocadéro. Il affirme aussi longuement sa conviction selon laquelle l'art peut s'opposer à la mort et aux sombres figures qui trop souvent l'annoncent. Le 21 juin 1936, lors du grand meeting qui se tient à Londres pour la défense de la culture, il raconte qu'un homme, qui avait été emprisonné pendant plusieurs années, lui avait rapporté que seuls trois livres pouvaient être lus en milieu carcéral : *L'Idiot*, *Don Quichotte* et *Robinson*. Pour André Malraux, la rencontre de ces titres est loin d'être le fruit du hasard, puisqu'ils sont l'œuvre de Dostoïevski et de Cervantès qui séjournèrent au bagne et de Daniel De Foe qui subit le supplice du pilori :

*«Tous trois ont écrit le livre de la solitude, déclare l'écrivain, le livre de l'homme qui retrouve les hommes vivants et absurdes, les hommes qui peuvent vivre en oubliant que quelque part existent le bagne et le pilori.»*

*Et tous trois ont écrit la revanche de la solitude, la reconquête du monde par celui qui revient de l'enfer. La force terrible de l'humilité, disait Dostoïevski. Et la force terrible du rêve et la force terrible du travail. Mais l'important était de posséder le monde de la solitude, de transformer en une conquête, pour l'artiste, en l'illusion d'une conquête, pour le spectateur, ce qui avait été subi». (In Commune, septembre 1936)*

L'art ne sauve cependant pas les seuls créateurs. les amateurs, tous ceux qu'il émeut, peuvent aussi trouver en lui un secours sans prix. Malraux le montre en mettant littéralement en scène le pouvoir surhumain de la création artistique qui, dans les heures les plus difficiles, de la réclusion à l'agonie, de la guerre au deuil, prouve qu'elle est plus forte que la mort, plus forte que la souffrance.

Dans *La Condition humaine*, le vieux Gisors explique à May que, depuis la disparition de son fils, il a découvert la musique et que *«la musique seule peut parler de la mort»*. Dans *Le Temps du mépris*, la musique encore va sauver Kassner de la folie qui gagne après d'interminables jours et d'interminables nuits passés dans la plus totale solitude, au fond d'une prison nazie. Kassner, qui a le sentiment de n'être plus que *«de la chair à supplice»*, est guetté par la déraison. Il voit foncer vers lui un vautour qui a longtemps traversé ses cauchemars en tentant de lui arracher des morceaux de chair. Mais il se souvient soudain des chants russes, de la magie de Bach et de Beethoven, et la musique finit par l'emporter sur les forces du mal, par faire reculer le vautour et pénétrer dans la cellule un peu de ce monde extérieur qui n'est pas que souffrance. Le chant sacré qui l'envahit peu à peu lui rappelle qu' *«au-delà du cachot, au-delà du temps, existait un monde victorieux de la douleur même, un crépuscule balayé d'émotions primitives où tout ce qui avait été sa vie glissait sous l'invincible mouvement des mondes dans un recueillement d'éternité»*. La musique ira jusqu'à lui rendre non plus seulement la sérénité presque euphorique qui se coule en lui aux premières notes mais aussi sa rébellion, sa capacité à se dresser avec d'autres contre l'oppression.

Dans *L'Espoir* aussi, la musique joue son rôle. Vers la fin de la dernière bataille décrite dans le roman, Manuel, qui lutte du côté républicain, découvre dans une église des orgues extraordinaires, préservées par les soins du «Comité esthétique révolutionnaire». Il se met à jouer le *Kyrie* de Palestrina et malgré la désolation, malgré la guerre, il entend résonner, dans cette nef désertée, *«la voix de l'autre monde»*. Un peu plus tard, il emportera dans sa chambre des disques de Beethoven qu'il fera tourner sur un petit phono. Et *L'Espoir* se termine sur cette scène, sur ce retour et

sur cet ultime recours à l'art d'un homme qui vient de tout risquer pour la cause antifasciste :

*«Ces mouvements musicaux qui se succédaient, roulés dans son passé, parlaient comme eût pu parler cette ville qui jadis avait arrêté les Maures, et ce ciel et ces champs éternels ; Manuel entendait pour la première fois la voix de ce qui est plus grave que le sang des hommes, plus inquiétant que leur présence sur terre : la possibilité infinie de leur destin.»*

Dans *Les Noyers de l'Altenburg* enfin, le pouvoir conjugué de la musique et de la poésie s'impose au terme d'une scène bouleversante. Walter Dietrich, l'aïeul qui règne sur le domaine de l'Altenburg, raconte à son neveu, Vincent Berger, comment, avec un ami nommé Overbeck, il a accompagné Friedrich Nietzsche, devenu fou, dans un voyage en train qui devait les conduire de Turin à Bâle. Ils avaient peu d'argent et durent voyager en troisième classe, au milieu de pauvres gens, parmi lesquels se trouvait une paysanne transportant une poule dans un panier. Pendant les trente-cinq minutes que dura le passage du tunnel du Saint-Gothard, leur wagon fut plongé dans l'obscurité et Walter se demanda ce qu'il adviendrait si une nouvelle crise se produisait, dans le noir. Or, soudain, la voix de Nietzsche s'élève : il chante son dernier poème, *Venise*, que Walter trouve sublime, et qui lui révèle la puissance insoupçonnée de l'homme :

*«Il avait achevé bien avant que nous eussions quitté le tunnel, poursuivit Walter. Quand nous sortîmes de l'obscurité, tout était comme auparavant. Comme auparavant : le même wagon misérable. La même paysanne, la poule, les ouvriers, ce dentiste. Et nous, et lui, hébété. Le mystère dont vous venez de parler, je ne l'ai jamais ressenti autant. Tout cela était si fortuit. Et Friedrich bien plus inquiétant qu'un cadavre. C'était la vie : je dis simplement la vie. Il se passait un événement très singulier : le chant était aussi fort qu'elle. Je venais de découvrir quelque chose. Quelque chose d'important. Dans la prison dont parle Pascal, les hommes sont parvenus à tirer d'eux-mêmes une réponse qui envahit, si j'ose dire, d'immortalité ceux qui en sont dignes. Et dans ce wagon [...]. Voyez-vous, et quelquefois ensuite - je dis seulement - quelquefois les millénaires du ciel étoilé m'ont semblé aussi effacés par l'homme que nos destins individuels sont effacés par le ciel étoilé.»*

Après *Les Noyers de l'Altenburg* qui paraissent en 1943, André Malraux va publier ses écrits sur l'art. *La Psychologie de l'art* comprend à l'origine trois volumes : *Le Musée imaginaire* (publié en 1947), *La Création artistique* (1948), *La Monnaie de l'absolu* (1949). En 1951, André Malraux entreprend de refondre l'ensemble qui devient alors *Les Voix du silence*. En 1947, il écrit

un long texte sur les dessins de Goya, au musée du Prado, qui devient en 1950 un essai sur Goya appelé *Saturne*. En 1952, paraît *Le Musée imaginaire de la sculpture mondiale*, suivi en 1954 d'un deuxième tome, *Des bas-reliefs aux grottes sacrées*, puis d'un troisième, *Le Monde chrétien*. En 1957, André Malraux offre au public *La Métamorphose des dieux* (qui deviendra, dans l'édition posthume de 1977, *Le Surnaturel*) à laquelle il donne une première suite intitulée *L'Irréel* (1974), puis une seconde, *L'Intemporel*, qui paraît l'année même de sa mort en 1976.

Œuvre immense qui a développé quelques idées qui modèlent désormais, sans que nous en soyons d'ailleurs toujours conscients, notre vision de la création artistique et de la culture. Parmi elles, il faut faire une place de choix à celle du *Musée imaginaire*. À l'origine, l'amateur d'émotions plastiques fréquentait les musées ou entreprenait des voyages vers les lieux mêmes où l'on pouvait contempler des trésors. Aujourd'hui, la photographie ayant permis la reproduction d'œuvres innombrables, nous disposons à l'envi d'images venues du monde entier. Et, pour Malraux, nous avons accès ainsi à plus de fruits de la création artistique que n'en pourrait abriter le plus vaste musée du monde.

Ces œuvres expriment, au premier chef, la lutte de l'homme contre l'Inconnaissable, qu'il revête le visage de la mort ou de ce qui fut (et demeure pour certains), face à la menace irrémédiable brandie par celle-ci, une issue (le sacré, le surnaturel, le divin) ou encore de tout ce que les êtres humains sont dans l'incapacité de saisir directement. Malraux le note très clairement lors de l'inauguration de l'exposition de la fondation Maeght : «*L'art est une manifestation de ce que les hommes ne peuvent pas voir [...], de ce qu'ils ne peuvent voir que par lui.*» L'unité du *Musée imaginaire* réside là, dans cette signification fondamentale de la création artistique qui exprime ce qui dépasse l'homme et son indomptable capacité à dire non, à se défendre contre tout ce qui tente de l'écraser.

Au terme de ce voyage en art, on comprend qu'un être passionné à ce point par la création artistique ait tenu à faire partager par le plus grand nombre d'hommes son attrait pour les œuvres qui jettent à la face de la Grande Faucheuse le défi du mortel qui ne s'illusionne pas sur son sort, mais qui s'apprête à créer ce qui lui seul est capable de créer. Malraux a, sa vie durant, œuvré pour la diffusion de la culture dans des sphères de plus en plus larges.

Où qu'il soit intervenu, à quelque moment que ce fût, il exhorta son public à se pénétrer de cette idée, évidente pour lui, que la culture était

*«L'ensemble des réponses mystérieuses que peut se faire un homme lorsqu'il regarde dans une glace ce que sera son visage de mort», qu'elle seule renvoyait à «une image de l'homme acceptée par lui et qui est simplement l'image la plus haute qu'il se fait de lui-même». Ce discours, il l'a tenu entre les deux guerres devant des militants de gauche, puis après la Libération, devant des publics gaulistes, à l'Assemblée nationale, à ceux qui l'écoutaient à la radio ou à la télévision, aux étrangers massés devant lui au cours de ses nombreux voyages, dans les provinces où s'édifiaient peu à peu les maisons de la culturel, du début à la fin de sa vie, à ses lecteurs.*

S'il s'est employé à convaincre, il ne s'est cependant pas contenté de cela. Il s'est engagé dans la mise en œuvre d'une politique ambitieuse en se proposant de faire aimer l'art à ceux qui jusque-là en avaient été tenus à l'écart. Or l'amour ne peut surgir à son sens ni d'un enregistrement ni d'une explication, il ne peut éclore qu'à la suite d'un contact direct, d'un face-à-face avec l'œuvre d'art, qu'elle soit poétique, musicale ou picturale. On échoue à faire naître l'émotion si l'on substitue à l'écoute ou à la vue d'un fruit de la création artistique de fastidieuses démonstrations. À cet égard, sa position est d'une netteté qui n'a pas dû toujours réjouir les professeurs :

*«Il n'est pas vrai que qui que ce soit au monde ait jamais compris la musique parce qu'on lui a expliqué la Neuvième Symphonie, que qui que ce soit au monde ait jamais aimé la poésie parce qu'on lui a expliqué Victor Hugo», déclare-t-il en inaugurant le 19 mars 1966 la maison de la culture d'Amiens. «Aimer la poésie, c'est qu'un garçon, fût-il quasi illettré, mais qui aime une femme, entende un jour : "Lorsque nous dormirons tous les deux dans l'attitude que donne aux morts pensifs la forme du tombeau", et qu'alors il sache ce qu'est un poète.»*

Pour provoquer ce choc, déjà en 1946, il suggérait de remplacer dans les écoles les cours sur la Garonne par un film sur la Garonne.

Ministre en charge de la Culture à partir de 1958, il entreprend d'élargir le cercle de ceux qui ont la chance de se ménager de telles rencontres. C'est la traduction logique de convictions qui l'animent, on l'a dit, depuis sa jeunesse. Il n'était pas inutile de rappeler comment elles se sont exprimées, bien avant que l'écrivain ait en charge une politique qu'il était sans doute mieux que quiconque en mesure d'élaborer.